

JEANNE DE GUERRE LASSE

DANIEL BENSÂÏD

au Vif du Sujet
GALLIMARD

Extrait de la publication





© *Éditions Gallimard 1991*

Extrait de la publication

Le passé meurt et renaît en chaque génération...
En ces temps, secoués par les puissants courants de
l'irrationnel et de l'inconscient, il est logique que
l'esprit humain se sente plus proche de Jeanne d'Arc,
mieux à même de la comprendre et de l'apprécier.
Jeanne d'Arc est revenue vers nous portée par la houle
de notre propre tempête.

J.-C. Mariatégui,
Lima, 6 février 1926.

*Il est des figures familières et vagues, suspendues entre
histoire et légende, qui nous accompagnent depuis notre
enfance, si fidèlement, si discrètement, que nous avons oublié
leur présence. De superpositions en fondus enchaînés, leurs
images multipliées finissent par nous imprégner. A notre
insu, comme par effraction, elles composent notre représenta-
tion inconsciente.*

Ainsi de Jeanne d'Arc, plus que tout autre peut-être.

*Image sans image, elle est à la fois la somme monumen-
tale de ses gravures et de ses statues, et aucune d'elles. Insai-
sissable, elle emprunte tour à tour les visages de Falconetti,
d'Ingrid Bergman, de Jean Seberg, de Michèle Morgan, pour
mieux les dissoudre aussitôt dans le flou tenace de son mys-
tère.*

Patronne de la France et anti-Marianne, guerrière et libératrice, sainte et hérétique, Jeanne est un magnifique lieu et enjeu de mémoire, où viennent s'éprouver inlassablement les passions de l'épopée nationale.

Victime de son succès, beaucoup la considèrent comme une simple fiction pédagogique, utile aux leçons de catéchisme ou aux cours d'instruction civique. D'autres, égarés par les examens de virginité, l'assimilent volontiers au chevalier d'Éon. En dépit des archives et des documents, nombreux sont ceux et celles qui doutent de son existence historique.

La confusion profite aux vainqueurs.

Si son pouvoir de séduction demeure aussi fort, sur l'imagination populaire et la création littéraire, c'est bien parce que la légende ne parvient jamais à épuiser le merveilleux de cette histoire. Il y a, dans la force magnétique qui attire à Jeanne, les amours les plus contrastées, l'intuition que se manifeste en elle un étrange principe de résistance universelle. En des temps nauséabonds et faisandés, où des cadavres fétides sortent des placards, où les délires que l'on voulait croire exceptionnels menacent de devenir la règle, où les guerres qui s'annoncent associent la froideur professionnelle des technologies à la ferveur des fanatismes nationaux et religieux, Jeanne apparaît toute fraîcheur.

En des temps tortueux, toute droiture.

En des temps de bavardage médiatique, toute justesse de la parole.

Emportée par les formidables tourbillons d'une époque de transition entre le Moyen Âge finissant et le commencement de la modernité, elle occupe une place privilégiée, un embranchement de possibles, entre les soulèvements et les hérésies populaires du XIV^e siècle et le renouveau imminent des

Grandes Découvertes et de la Réforme, entre les croisades de la chrétienté conquérante et son éclatement en États nationaux. Propice aux interprétations contraires, elle ne cesse d'échapper aux captures simplificatrices. Elle déjoue les rapt et les détournements de mémoire. En elle viennent se nouer les fantasmes de deux époques.

Peut-être approchons-nous du seuil de semblables mutations.

Peut-être cette proximité nous dispose-t-elle à écouter Jeanne parler du temps des guerres et des croyances invraisemblables, des jugements de Dieu et des procès impitoyables, de la foi et de l'hérésie, du droit et de la force, de la tyrannie des signes.

Comme Socrate, comme Colomb, elle entendait des voix.

Jusqu'au bout, elle leur fut fidèle.

Plutôt qu'à viser une insaisissable vérité historique, sa voix nous invite à circuler dans le labyrinthe de ses images, à nous regarder dans les miroirs déformants de son fabuleux Palais des glaces, à venir échouer devant ses énigmes. Sans oublier jamais qu'elle reste une robuste jeune fille, qui sut commander aux armées, faire preuve de sens politique aigu, tenir tête sans avocat à un aréopage de théologiens acharnés et retors, "tricher par simplicité" contre tous les pouvoirs établis.

Seule. A dix-neuf ans.

Pas même vingt,

pour pouvoir dire si, oui ou non,

c'est le plus bel âge de la vie.

Paris, le 22 mars 1991

LES TEMPS MÊLÉS

Mardi 8 mai

VINGT-TROIS NUITS

Je sais que tu m'attendais...

Comme chez elle, sans façons, elle a fait irruption. Surgie de nulle part, traversant les parois du silence.

Je l'ai entendue comme je vous entend. Haute et intelligible.

Tristement moqueuse. Joyeusement mélancolique.

Je l'ai reconnue tout de suite. A son timbre. Rauque du cri des batailles. Humide de tant avoir pleuré. Chaud de tant avoir aimé. A ce timbre inouï, à sa chaleur rauque et humide.

Sa voix...

C'est le moment ou jamais.

Ce moment houleux du doute, où craquent les cordages, où souffrent les amarres, où s'éprouvent les convictions.

C'était dans la soirée du 8 mai.

Une journée bizarre, lourde et électrique, de faux printemps maussade. Le joli mois de Mai, que la jeunesse allait jadis cueillir en branches d'épines fleuries dans la forêt royale ? Ou plutôt le Mai d'une traîtresse saison, versatile et vénéneuse, aux sanglantes semaines ?

Le matin, je m'étais enlisé par mégarde dans un défilé d'extrême droite au Palais Royal. Du Bilal et Christin ! Les phalanges de l'ordre noir en théâtre vivant... Ce n'étaient que torsos bombés, bérets rouges et verts pour les vieux, crânes rasés et rangers pour les jeunes, insignes de parachutistes... Des processions, bardées de missels et de chapelets, des chants latins, des religieuses en cornettes et des curés en soutanes, des oriflammes brodées et des drapeaux frappés du Sacré-Cœur, des serre-tête en velours, des imperméables kaki, des médailles de la Vierge en sautoir, des shorts de scouts sur des jambes velues... Un défilé de mode sorti d'un surplus américain, une débauche de boucles d'oreilles chichiteuses, de bandeaux compassés, de petits nœuds tricolores*.

Des poignards et des goupillons en veux-tu en voilà.

Juché sur une estrade, le guide gesticulait, vociférant sur le déclin de la France, la barbarie à nos portes, les manigances de l'Internationale juive, les méfaits de l'immigration. Gonflant ses poumons, roulant un postérieur triomphant, sûr de son effet, il implorait l'humble bergère, « symbole de l'éternité de notre peuple », de nous montrer à nouveau « le chemin de l'unité nationale ».

Marseillaise virile, entrecoupée de *Christus Vincit* !

Objet de toutes ces sollicitudes, la statue équestre de la place des Pyramides boudait sous ses dorures, telle un Gavroche à qui l'on aurait enfilé de force une aube de communiant.

Je ne leur appartiens pas. Ni à eux, ni à personne.

C'est mon anniversaire, après tout.

Le énième de ce 8 mai 1429, qui fut proprement une fête, dans le fracas des armes, l'écume des chevaux, l'empoignade des corps ;

Les notes sont regroupées en fin de volume.

qui fut la première commémoration et pour ainsi dire déjà le premier anniversaire de la délivrance d'Orléans, ou enfin le zéroième anniversaire²...

Je n'étais pas d'humeur à festoyer.

Assourdi encore des échos macabres de la guerre, nauséux des clameurs satisfaites de victoire. Meurtri de tant de mauvais coups encaissés à distance. Non des grands coups historiques, qui vous abattent franchement, qui vous fauchent debout ; mais des coups bas et sournois, qui vous usent sans combat, qui ralentissent les réflexes et obscurcissent les idées. Et que l'on n'a jamais pu rendre.

Le pire, c'était le bruyant naufrage de l'intelligence, l'hébétude collective, pareille à celle qui avait dû s'abattre par surprise dans la chaleur accablante d'août 14 ; la mauvaise foi stupidement enjouée de tous les grands départs, qui creuse dans son sillage une difficulté à penser. L'assurance péremptoire des veillées d'armes qui cloue la complexité du jugement au pilori de la volonté ; la machine terriblement simplificatrice des camps qui se forment et vous somment de choisir, bêtement, entre l'ennemi principal et l'ennemi secondaire.

Avec, sous les pieds, le grand trou inquiétant dans le futur, devant lequel le rêve vers l'avant s'arrête, pris de vertige ; l'émiettement infini de la raison en myriades d'identités exclusives, qui multiplient les guerres dans la guerre. Hier encore, le fil d'Ariane de la logique de classe, si embrouillé fût-il, permettait de circuler dans les labyrinthes de la raison d'Etat et de la déraison stratégique. Est-il encore temps de le démêler, d'en réparer les cassures par de minuscules et fragiles nœuds, dont seuls les doigts intelligents d'une main infiniment délicate pourraient manier les boucles ?

Je sais ce qu'il en coûte de s'arracher à ses croyances. Tu deviens comme un arbre qui pleurerait en tirant sur ses propres racines. Il faut pourtant être passée par là, pour planter mieux, et plus profond, et repartir comme un charme.

Insolite journée, sans le moindre nuage. Le soleil haut perché pesait comme un couvercle. J'ai quitté la place des Pyramides pour faire quelques emplettes au sous-sol du BVH ; catacombes, où gisent les corps disloqués de la marchandise ; grouillant ossuaire, où des fossoyeurs maniaques auraient classé, inventorié, répertorié, étiqueté, empilé jusqu'au dernier osselet, à l'infime et vicieuse vis, à la minuscule charnière, au dérisoire cartilage d'un démoniaque squelette ; dédale de miettes et de morceaux, où s'entassaient les déchets exténués de la division du travail, diaboliquement poussée à l'extrême de ses mutilations ; énigmatique tatouage, où les roulettes culbutées, les boutons de portes hébétés, les serrures aux dents serrées, les boîtes à lettres éventrées, sont jetés comme les pièces d'un puzzle dispersé ; idéogramme indéchiffrable, sur lequel s'acharne le bricoleur dominical, vampirisé par six jours de labeur, mais déterminé à devenir pour cette Création brisée, fût-ce un jour par semaine, le Dieu qui lui rendra son unité perdue³.

Puis je suis rentré, pressé de retrouver mes disques et mes livres.

Comme je m'engageais sous le porche, une camionnette de livraison emballée sortait de mon impasse. Je n'eus que le temps de me jeter de côté. Je trébuchai sur les pavés disjoints. Une vieille douleur au genou, glanée naguère sur les terrains de divisions subalternes, me produisit en s'éveillant une félicité confuse, comme si s'étaient réveillées avec elle des odeurs immémoriales d'herbe humide, des caresses de soleil propre, des sensations de

terre moelleuse sous le pied et de douche brûlante après l'effort.

Dans la maison verte d'en face, fenêtres grandes ouvertes, les voisins s'affairaient au repas. Parmi les sons assourdis et discontinus de la conversation, des couverts posés sur la table, le bruit net d'une cuillère contre une assiette, aussi soudain que le choc d'une épée sur un casque, au milieu des cris et des tumultes d'un lointain champ de bataille, me surprit. Comme si une présence revenante s'efforçait de se frayer un chemin à travers la mêlée et les broussailles du temps.

Des éclats de voix épisodiques lacéraient par rafales le calme épais de la fin de journée et venaient se mêler à l'entrelacs des musiques arabes et africaines, aux accents intermittents du rap et du hip-hop. Je fis bouillir de l'eau pour le thé et dénichai un vieux paquet de madeleines à la grasse sensualité quelque peu desséchée. Je pus me plonger enfin dans « ce puits superficiel d'une banalité insondable : une tasse⁴ ». Il est un personnage des *Mille et une nuits*, qui, sans le savoir, accomplissait un rite, faisant apparaître, visible pour lui seul, un docile génie prêt à le transporter au loin. De même, choisissant l'heure et le lieu de son miracle, une mémoire magicienne s'efforçait de libérer du fond de ma tasse un génie captif.

Répugnant à tourner le bouton de la boîte à images, j'hésitais devant les rayons de la bibliothèque entre *François le Champi*, entouré des magies de l'enfance, et les philopolars de la collection « Les Enquêtes de Philomène ». J'aimais leurs couvertures austères de livres qui ne se prenaient pas encore pour des marchandises. Je ne me lassais pas de leurs meurtres sans cadavres, de leurs crimes sans armes, de leur incomparable cruauté purement conceptuelle.

- « Qui a éteint le soleil de Platon ? »
- « Qui a caché le Dieu de Pascal ? »
- « Qui a désespéré Monsieur Rousseau ? »
- « Qui a sali la raison pure ? »
- « Qui a cassé la totalité de Hegel ? »
- « Qui a incendié la maison de l'Être ? »
- « Qui a rallumé la guerre des dieux ? »
- « Qui a volé la plus-value ? »

Vaincu par mon étrange nausée, je finis par me résigner à la tentation de l'image. Je fus aussitôt submergé par le flot du télébavardage, noyé dans l'inflation sonore et visuelle. Badine à la main, experts et consultants se relayaient devant les maquettes ludiques d'une apocalypse miniature. Le sens de l'événement s'enfonçait sous le bombardement aveugle des faits. L'instantané des dépêches et des images en dynamitait l'intelligibilité. Réalité et fiction se confondaient dans le petit monde grouillant d'un massacre modèle réduit.

Cette langue prolixe de marchands fabriquait plus de mythes en une journée que les religions n'en fabriquaient jadis en un siècle. Les monologues médiatiques de l'information à sens unique n'étaient que le vacarme avec lequel l'époque sombrait dans un abîme de silence et de solitude. Aucune voix authentique n'émergeait de ce bavardage assourdissant.

C'est alors qu'elle a couvert, sans hausser le ton, la cacophonie télévisuelle.

Tu en crois à peine tes oreilles...

Pourtant, je sais que tu m'attendais.

Je te fais un cadeau royal. L'exclusivité absolue.

*Mais tu n'auras que ma voix. Pas de photos. Pas d'images.
C'est la condition. Les images m'ont joué trop de mauvais tours.*

Je n'ai même pas été surpris. Comme si les menus incidents de la journée n'avaient eu d'autre fin que de m'y préparer.

C'était une voix étrange et intime à la fois. Un peu distraite, un peu absente, et pourtant caressante, presque riieuse, chargée de cette bonne humeur qui est la politesse des vrais tristes. Claire et nette. Je l'aurais reconnue entre mille.

J'avais toujours éprouvé une confuse attirance pour cette vigoureuse jeune fille. Enfant, on m'avait offert trois livres édifiants illustrés, les vies de Bayard, de Napoléon et de Jeanne d'Arc. De Bayard, le souvenir s'est vite effacé : un visage masqué par le heaume dans la mêlée de Garigliano, un corps allongé au pied d'un chêne... De Napoléon, il m'était resté l'image d'une silhouette épaissie et d'un visage amer, méditant sur le rocher de Sainte-Hélène. Mais Jeanne ! Une trogne ébouriffée, toute rose de grand air, séduisante de fraîcheur, convaincante de droiture !

Plus tard, d'études savantes en fictions débridées, je n'ai cessé de croiser ses traces. De plus en plus brouillées, de plus en plus mystérieuses. Incarnation pour les uns de la foi, du patriotisme, de la vertu militaire ; emblème pour les autres de la liberté de conscience et du droit à la dissidence. Sainte ou hérétique, elle était le lieu désigné de toutes les guerres de mémoire, le miroir obligé de toutes les grandes querelles nationales, l'énigme d'une interminable affaire.

Dans un jardin secret, à l'écart des urgences de ce temps, elle était restée pour moi une compagne. Plus peut-être. Le fantôme d'un amour adolescent, investi de la joie intacte des premiers émois, comme de la tristesse de l'inas-souvi.

A chacun sa Jeanne ? Pourquoi pas moi ?

JEANNE DE GUERRE LASSÉE

DANIEL BENSÂÏD

Je sais que tu m'attendais... Mais tu n'auras que ma voix. Les images m'ont joué trop de mauvais tours. Pourquoi maintenant ? Parce que le pire c'est d'être annexée par ceux-là mêmes qui m'ont persécutée. Et qui osent prétendre que mon martyre fut mon apothéose ! M'abandonner à mes vainqueurs, ce serait perpétuer mon bûcher. Vous n'allez pas me laisser à Le Pen ?...

Sous la plume amoureuse de Daniel Bensaïd, nous revient une figure familière et vague, suspendue entre histoire et légende : Jeanne d'Arc. Du 8 mai, anniversaire de son triomphe, au 30 mai, anniversaire de son supplice, Jeanne s'en vient ainsi visiter notre époque incertaine où s'émeussent les convictions et renaissent les fanatismes. Vingt-trois nuits de dialogue complice et enchanteur, où s'entremêlent politique et philosophie, foi et hérésie, droit et force, guerre et paix. Vingt-trois, comme les heures d'une journée trop tôt interrompue d'une vie inachevée.

Magnifique lieu et enjeu de mémoire, où s'éprouvent inlassablement les passions de l'épopée nationale, Jeanne séduit parce qu'elle incarne ce principe de résistance universelle qui anime la grande fraternité des vaincus. En des temps tortueux, elle est toute droiture. En des temps de bavardage médiatique, toute justesse de parole.

Daniel Bensaïd a notamment publié *Moi, la Révolution* (Gallimard).



9 782070 723294



91-V

A 72329

ISBN 2-07-072329-1

Extrait de la publication

Roger de La Fresnaye : "Jeanne d'Arc"
Musée d'Art moderne, Troyes. Photo du Musée

90 FF t